



C'est mon déshonneur que vous me proposez. (Page 399.)

l'autre reste à la maison, le retour du parent ou de l'ami qui a couru les grandes routes semble toujours placer dans une condition désavantageuse, au moment de leur première réunion, celui qui n'a pas bougé. Le choc soudain des pensées et des habitudes nouvelles, activement acquises d'un côté, avec les idées et les coutumes d'autrefois, passivement conservées de l'autre, semble, au premier abord, gêner les sympathies de ceux-là même qui s'aiment le mieux, et dresser entre eux, fort à l'improviste pour l'un et l'autre, et sans que l'un ou l'autre puisse y remédier, je ne sais quelle barrière qui change complètement leurs rapports et les fait étrangers l'un à l'autre. Lorsque la première joie que j'éprouvai en revoyant Laura se fut donné carrière, et lorsque, la main dans la main, nous fûmes restées assises sur le même canapé assez de temps pour reprendre haleine et causer tout à loisir, je sentis à l'instant même cette disposition nouvelle, et je pus voir qu'elle la sentait de son côté. Maintenant que nous reprenons peu à peu nos anciennes habitudes, la gêne dont je parle est déjà effacée en partie, et, d'ici à peu de temps, il est probable qu'elle aura complètement disparu. Elle n'en a pas moins influé, bien certainement, sur les premières impressions que m'a laissées la renaissance de mes rapports personnels avec ma sœur, et cette raison suffit bien pour que je juge à propos de la mentionner ici.

Laura m'a retrouvée la même; mais, à mes yeux, elle avait changé.

Changé d'aspect, et, sous un rapport, changé de caractère. Je ne saurais dire, en termes absolus, qu'elle a perdu de sa beauté: ce que je puis affirmer seulement, c'est que, pour « moi », elle est moins belle.

D'autres, qui ne la verraient ni avec mes yeux, ni avec mes souvenirs, la trouveraient peut-être mieux qu'elle n'était. Son teint est plus animé; il y a plus de netteté en même temps et plus de rondeur dans les lignes de son visage; sa taille qu'on dirait plus solidement

établie, a, dans tous ses mouvements, plus d'aisance et de sûreté que lorsqu'elle était jeune fille. Mais, quand je la regarde, il me manque quelque chose, — sans doute un reflet de ce bonheur innocent qui était le partage de Laura Fairlie, reflet que je ne retrouve plus sur le front de lady Glyde. Il y avait autrefois sur son beau visage une douce fraîcheur, une beauté tendre (aux nuances variées, bien que le caractère général en fût immuable), dont il est impossible de rendre le charme par des paroles, — ou même par le pinceau, comme disait souvent le pauvre Hartright: c'en est fait de cette beauté-là. Il m'a semblé, un moment, que j'en retrouvais comme une faible lueur, lorsque, le soir de son retour, je l'ai vue pâlir sous l'émotion de notre premier baiser; mais, depuis, elle ne m'est point réapparue. Aucune de ses lettres ne m'avait fait prévoir le moindre changement de ce genre.

J'étais restée, au contraire, en les lisant, sous cette impression que son mariage n'avait dû modifier en rien cette beauté dont j'étais si fière. Peut-être, à la vérité, lisais-je mal ses lettres dans ce temps-là, ou peut-être, aujourd'hui, ne sais-je pas bien déchiffrer son visage. Peu importe! que sa beauté ait gagné ou perdu dans les derniers six mois, elle n'en est pas moins, depuis notre séparation, plus chère à mon cœur qu'elle ne l'avait jamais été: voilà du moins, de son mariage, un résultat excellent!

Le second changement, celui que j'ai remarqué dans son caractère, ne m'a point surpris, parce qu'à celui-ci, du moins, j'étais préparée par l'accent de ses lettres. Depuis son retour, je la trouve tout aussi peu disposée à entrer dans aucun détail au sujet de son existence conjugale qu'elle l'était auparavant, alors que, séparées, nous ne communiquions que par écrit. La première fois que, de loin, j'ai voulu préparer les voies pour amener la conversation sur ce terrain défendu, elle a posé sa main sur mes lèvres avec un mouvement et un regard qui m'ont rappelé, d'une

manière touchante, presque douloureuse, les jours de son enfance et "heureux temps passé où il n'y avait pas de secrets entre nous.

— La suite au prochain numéro. —

## LES PURITAINS DE PARIS

PAR

PAUL BOCAGE

(Suite.)

En sortant de l'hôtel de l'Italienne, il était allé demander à faire partie de l'expédition de l'isthme de Suez. On se souvient qu'il avait refusé, quelques mois avant, la position qu'on lui offrait dans cette gigantesque entreprise. Son offre avait été acceptée, et, à partir de cette heure, il n'avait plus qu'à se préparer au voyage.

De cette façon, il éloignait tout soupçon.

Il devait donc faire ses adieux à madame Firmin. Mais, en entrant dans le salon de sa cousine, en respirant cette atmosphère où il avait vécu tant d'années, la force lui manqua pour la première fois.

Il songea à ce qu'il perdait. Toutes les images de son passé étaient devant ses yeux: le piano où il avait déchiffré vingt partitions avec elle, la table sur laquelle il lui avait donné les premières notions d'astronomie, le divan où ils avaient échangé tant de douces causeries, les jardinières en bois de rose qu'il lui avait données le jour anniversaire de sa naissance, les copies des fresques de Pompéi qu'il lui avait offertes le jour de sa fête, tout lui représentait son passé, son présent... mais l'avenir lui apparaissait aussi...

Le découragement le saisit, son cœur se serra, son front pâlit, il douta...